

**Soizic Croguennec. *Société minière et monde métis : le centre-nord de la Nouvelle Espagne au xviii<sup>e</sup> siècle.***  
Madrid, Casa de Velázquez, 2015, 358 p.

**Sylvain Lloret**

DANS **HISTOIRE, ÉCONOMIE & SOCIÉTÉ** 2019/1 38<sup>e</sup> année , PAGES IV À IV  
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0752-5702

ISBN 9782200932107

DOI 10.3917/hes.191.0120d

Date de mise en ligne : 15/03/2019

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-histoire-economie-et-societe-2019-1-page-IV?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## COMPTES RENDUS

André Rauch, *Luxure : une histoire entre péché et jouissance*, Paris, Armand Colin, 2016, 238 p.

Entre péché et jouissance, le rapport qu'entretient notre société au sexe n'a cessé d'évoluer. Dans cet essai, André Rauch, historien du corps et de ses sensibilités, peint le tableau d'une luxure à l'origine interdite, devenue omniprésente, et définissant pour certains une forte attirance aux pratiques sexuelles. Polymorphe, la luxure est peinte, sculptée et romançée même si elle est considérée comme profane, donc incompatible avec la liturgie de l'Église. Afin d'illustrer ses propos, l'historien fait le choix d'intégrer des références picturales pertinentes tout au long des 10 chapitres de l'ouvrage.

La chronologie débute dès la période médiévale, avec cette pensée collective rendant efféminé celui qui s'intéresse au stupre, synonyme de faiblesse d'esprit. Sur les champs de bataille, les vainqueurs sont glorifiés, les victimes honorées. La personnification de la femme les rassemble et cherche à détourner les chevaliers de leur but premier : mourir au combat sous les honneurs. Quant aux Pères de l'Église, ils s'emparent rapidement du sujet. Toute entorse au coït initial est dès lors réprimandée. Loin des regards condamnés, il faut attendre la Renaissance et ses représentants comme Antonio Vignale, peintre et poète italien, pour y voir une métaphore du paradis, bousculant l'ancien et le nouveau testament. Parallèlement, la luxure s'introduit dans les couvents. Les plus jeunes bravent cet interdit et explorent leurs corps afin de suivre une vie spirituelle. On assiste à un « véritable dérèglement des mœurs, un débordement de plaisirs lubriques » (p. 66), que le tribunal ecclésiastique peine à contrôler.

Il faut attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la plume du Marquis de Sade, pour découvrir un visage dérangeant de la concupiscence. Sade est pointé du doigt pour ses propos crus

et sans retenue. L'auteur de *Justine* réinterprète la vision classique de la copulation. Les Lumières, elles, s'insurgent à leur tour contre la mainmise casuistique, et réactivent le discours anticlérical. Les autorités civiles et religieuses condamnent ces propos, « la conclusion s'impose : les lois religieuses ont inventé le péché de luxure, alors qu'en fait, il est le fruit de leur interdiction » (p. 83). De la même manière, le libertinage occupe l'esprit des curieux lancés à la quête du plaisir ultime. À travers Don Juan, Molière met en scène un personnage sans remords, un « être capricieux volage, qui soumet à ses désirs les femmes qu'il abuse » (p. 113). L'égoïsme prime sur l'échange, la luxure est synonyme d'assouvissement des besoins naturels, *a contrario* de la vision rationnelle proposée par les philosophes au sujet du partage sexuel. L'extravagance du coït interroge.

Cependant, les littéraires ne sont pas les seuls à s'intéresser à ce question des plaisirs lubriques. En effet, les manuels scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle font de la masturbation une échappatoire malsaine pour les adolescents. Entre le fait qu'elle donne un teint fané et une fatigue accrue, cette pratique personnelle inquiète. Serait-elle un fléau pour l'avenir de la nation ? De multiples théories condamnent l'imagination, à se demander si l'Église ne s'est pas réincarnée à travers les psychologues et les psychiatres de l'époque. Freud propose en son temps, de nommer l'inconscient et intègre la perversion dans le développement de l'enfant.

Le lecteur bénéficie de la démarche méthodologique minutieuse de l'historien et la construction des représentations contemporaines de la Luxure est clairement référencée. Bien que la pornographie, facilement accessible, constitue un vecteur de liberté, l'adultère auparavant pointé du doigt devient un business à part entière. L'harmonie du couple est chamboulée par des exhibitions dérangeantes. Loin du sentiment d'amour, déconnectés de la réalité, les médias n'hésitent pas à mettre en avant

des scènes d'humiliation. Tout au long du chapitre « LuXure classée X », André Rauch renseigne sur les multiples supports de diffusion pornographique, catalysée en partie « grâce » à la suppression de la censure. À l'inverse des romans libertins, « la fiction ne nécessite aucune trame narrative : elle affiche et décrit la montée et l'éclosion de l'orgasme » (p. 211).

*Luxure : une histoire entre pêché et jouissance* offre une chronologie précise et renseignée des représentations d'un vice d'hier, transformé en curiosité sexuelle d'aujourd'hui. Dans un style littéraire agréable et soutenu, André Rauch nous propose de mieux saisir pourquoi les contextes sociaux font aujourd'hui de la luxure un commerce en pleine expansion. Quitte à choquer, le sexe et ses pratiques ont, depuis le Moyen Âge, participé à la définition de nos mœurs et nos coutumes.

Maxime Rouzaut

Dejanirah Couto et Stéphane Péquignot (dir.), *Les Langues de la négociation : approches historiennes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 286 p.

Cet ouvrage collectif prend explicitement place, comme le revendiquent d'emblée Dejanirah Couto et Stéphane Péquignot, dans une réflexion plus générale relative à l'histoire de la négociation politique, réflexion déjà ouverte par des ouvrages dont ils ont été soit contributeurs soit éditeurs : *Paroles de négociateurs. L'entretien dans la pratique diplomatique de la fin du Moyen Âge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, dir. Stefano Andretta, Stéphane Péquignot, Marie-Karine Schaub, Jean-Claude Waquet et Christian Windler, Rome, École française de Rome, 2010 ; *De l'ambassadeur. Les écrits relatifs à l'ambassadeur et à l'art de négocier du Moyen Âge au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Stefano Andretta, Stéphane Péquignot et Jean-Claude Waquet, Rome, École française de Rome, 2015.

Faire l'histoire des processus de négociation entre entités politiques et de leurs modalités impose évidemment de se pencher sur la question des langues utilisées, écrites ou orales, en particulier dans le cadre des relations internationales, et Dejanirah Couto et Stéphane Péquignot relèvent que leur initiative est

d'autant plus légitime aujourd'hui qu'un certain nombre de renouvellements dans les rapports entre langues et histoire ont vu le jour récemment.

« Le [...] volume a donc pour objectif de faire mieux connaître la complexité des enjeux, des pratiques et des usages linguistiques à l'œuvre dans les négociations » (p. 19). Pour parvenir à ce résultat, les deux éditeurs revendiquent plusieurs choix méthodologiques : privilégier les négociations diplomatiques ou commerciales ; insister sur des moments de crise ou de rupture, ce qui permet aussi bien de réfléchir aux continuités qu'aux changements ; ouvrir le panorama proposé par les contributions, aussi bien chronologiquement que géographiquement et en termes d'échelles d'analyse, en allant du VII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles, de l'Europe occidentale à l'Inde visitée par les Portugais en passant par l'empire byzantin ou la Turquie, cela de façon à autoriser en particulier une historicisation des processus étudiés (contre une tentation à dégager une intemporalité des principes de négociation telle que défendue dans le sillage de la théorie des jeux).

En s'intéressant à la diversité des difficultés linguistiques rencontrées lors des face-à-face commerciaux ou diplomatiques, aux compétences linguistiques des parties en présence, aux acteurs de la médiation linguistique ou encore aux effets des choix en termes de langues et à leurs enjeux symboliques, les neuf contributions, bien remises en perspective par l'introduction de Stéphane Péquignot et la conclusion de Jean-Claude Waquet, permettent une riche première approche des questions liées aux langues utilisées dans les processus de négociation politique, venant par là même s'inscrire dans la réflexion plus générale sur ces processus, comme le livre en porte l'ambition.

Matthieu Gellard

Marion Brétéché, *Les compagnons de Mercure : journalisme et politique dans l'Europe de Louis XIV*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015, 360 p.

Dans les années 1680-1720, une douzaine de périodiques mensuels de langue française, consacrés à l'actualité politique européenne,

paraissaient en Hollande. Produits par une douzaine d'auteurs, exilés français aux Provinces-Unis, ils se distinguaient fortement du format habituel de gazette bi-hebdomadaire. Le volume considérable d'une centaine de pages, la mise en récit et l'analyse des événements politiques ainsi que l'ambition de composer, au fil de livraisons, une histoire de l'Europe constituent les traits originaux de ce que Marion Brétéché définit comme le genre éditorial du *Mercure de Hollande*. Son livre, issu d'une thèse de doctorat, part de l'examen de cette production pour s'intéresser aux trajectoires socio-professionnelles de ses auteurs et aux rapports qu'ils entretenaient avec le monde de la librairie, les autorités politiques européennes et les lecteurs.

S'appuyant sur les documents manuscrits dispersés dans les archives européennes aussi bien que sur l'analyse interne des imprimés, l'historienne montre comment la production et l'interprétation de l'actualité politique sont progressivement devenues une source de revenu voire un métier pour les hommes – et une femme – de plume. Cette professionnalisation, qu'on pourrait qualifier de « naissance du journaliste » par référence à la *Naissance de l'écrivain* d'Alain Viala (1985), a pu avoir lieu grâce à la réunion de plusieurs facteurs favorables. En effet, la situation d'exil que vivaient les auteurs du *Refuge* les poussait à la recherche de revenus et de reconnaissance sociale. Ils ont su entrer dans le monde du livre hollandais, caractérisé par l'absence de la censure préalable et la puissance économique du secteur, en profitant de l'intérêt pour l'actualité marquée par de nombreux conflits opposant la France aux puissances protestantes. Leur public ne se limitait pas à la Hollande : ils assuraient à leurs productions une distribution internationale grâce aux points de ventes hors du pays, au système d'abonnement performant et aux réseaux de contrebande dans les pays où elles étaient interdites. Obéissant à la logique du marché avec sa loi de l'offre et de la demande, les « compagnons de Mercure » se sont positionnés comme des professionnels de l'information politique, de sa gestion, de son interprétation et de sa diffusion. Ils prétendaient dévoiler les ressorts et les enjeux des actions des princes et des gouvernements grâce à leur compétence d'analystes de l'actualité. S'ils entretenaient des liens avec les acteurs politiques en

tant qu'informateurs et défendaient les intérêts de la politique hollandaise contre la France de Louis XIV, ils étaient finalement plus dépendants du marché – donc de l'intérêt de leur lectorat – que des autorités.

Cette histoire sociale du journalisme et des stratégies éditoriales se complète par l'analyse de la contribution des *Mercures* à la politisation des publics hollandais et européen. Si la sociologie de ces publics se révèle difficile car les listes d'abonnés n'ont pas été conservées, l'historienne réunit les données sur les collections constituées, les saisies d'envois, les références aux *Mercures* dans la production des hommes de lettres pour montrer l'étendue de leurs usages par les publics éclairés. Marion Brétéché complète les sources lacunaires par l'analyse de la figure du lecteur postulé, considéré comme capable de raisonner. En adressant régulièrement à leurs lecteurs le récit des événements politiques et leur interprétation, les auteurs des *Mercures* contribuaient à la diffusion des idées et des grilles de lecture et constituaient l'action des gouvernements en un objet de curiosité légitime de la part des sujets. Plus que cela : en construisant une véritable *histoire du temps présent*, ils cherchaient à fournir aux lecteurs des connaissances – et des compétences – nécessaires pour mieux comprendre les enjeux de l'actualité brûlante. Il s'agit donc d'un livre dense, stimulant, qui apporte une contribution importante à l'histoire du journalisme politique et de ses publics.

Tatiana Debbagi Baranova

Soizic Croguennec, *Société minière et monde métis : le centre-nord de la Nouvelle Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2015, 358 p.

Cet ouvrage, fruit de la thèse de Soizic Croguennec, maître de conférence à l'université de Guyane, se propose d'examiner la constitution d'une société coloniale dans toute sa diversité et ses dynamiques. L'étude fait le choix d'une démarche microhistorique qui porte son regard sur un terrain spécifique : les populations des centres miniers du nord du Mexique colonial au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette approche met en lumière des groupes sociaux peu connus, aux trajectoires individuelles originales : les « plèbes urbaines », ensemble hétérogène constitué par les *castas*, les indiens ladinos et des Espagnols

déclassés. Le fil d'Ariane de ce travail consiste alors à interroger le sens des catégories du métissage afin de comprendre la signification des mécanismes qui amenèrent les élites et les administrations coloniales à produire des catégories sociales et culturelles englobantes.

L'ouvrage s'inscrit dans la continuité d'une production historiographique déjà riche, tout en la renouvelant. L'introduction rappelle l'ampleur de la littérature consacrée à la question du métissage, ainsi que les travaux d'histoire régionale relatifs aux sociétés minières. Loin de considérer ces populations comme une entité indifférenciée, insaisissable en raison du silence des sources, l'auteure vise à saisir les réalités, l'instabilité et les paradoxes de ces groupes sociaux à partir de l'exploitation sérielle des archives judiciaires et notariales mexicaines. L'analyse met plus précisément en lumière le caractère hétérogène et composite de cette « plèbe urbaine ». Ce faisant, l'étude donne de la chair à une historiographie qui s'était davantage tournée vers les approches économiques en privilégiant la trajectoire des élites.

Dépasant cette démarche, l'auteure interroge la stratification sociale selon une double perspective. En premier lieu, la perspective socio-économique permet de mener l'enquête à hauteur d'homme, par le prisme des réalités quotidiennes. Cette méthode combine l'exploitation d'un vaste corpus et une démarche anthropologique qui restitue des parcours individuels. En second lieu, l'enquête socio- raciale met davantage en lumière les représentations et les sensibilités. Pour ce faire, elle déconstruit le discours dont ces populations faisaient l'objet en le confrontant au vécu de cette société. Le texte foisonne alors d'études de cas qui mêlent les approches spatiales, religieuses, sociales et culturelles. L'analyse met ainsi en évidence la multiplicité des variables, à la fois économiques, culturelles et raciales, qui fondaient les catégories utilisées par l'administration.

L'ouvrage décline alors son argumentation autour de quatre axes thématiques. La première partie dessine les contours de ces « plèbes urbaines ». Elle met en évidence le poids du cadre géographique et économique sur les dynamiques sociales et démographiques. Pour ce faire, Soizic Croguennec insiste sur les politiques de peuplement menées par les

autorités afin de répondre aux faibles densités de populations sédentarisées. La deuxième partie s'attache à dresser les contours d'une « acculturation judiciaire ». L'auteure analyse la manière dont la « plèbe urbaine » s'approprié les rouages de la justice locale : l'approche met en lumière les usages stratégiques des stéréotypes par ce monde métis afin de faire valoir ses droits. La troisième partie traite la thématique du métissage à partir des cas de déviance religieuse. Se fondant sur une analyse des pratiques de bigamie ainsi que l'onomastique, cet axe met en évidence la manière dont les individus recomposaient leur identité complexe en contexte colonial. La dernière partie s'attache à déconstruire les catégories et les classifications utilisées par l'administration judiciaire. Évitant les écueils réductionnistes et déterministes, Soizic Croguennec met en exergue la variabilité des systèmes de stratification. Elle démontre la manière changeante dont les critères socio-économiques et socio-raciaux se combinaient.

La richesse de ce travail permet ainsi d'approcher au plus près les pratiques et les représentations d'une société coloniale diverse et instable. Riche par la documentation exploitée, l'ouvrage présente de surcroît de réelles qualités pédagogiques. La cinquantaine de figures, le glossaire ainsi que les annexes judicieusement sélectionnées constituent un outil précieux. Fort d'une argumentation rigoureuse, le livre contribue à dévoiler les réalités, les normes et les transgressions du monde métisse colonial de la Nouvelle Espagne.

Sylvain LLORET

Christian Huetz de Lempis, *Le Paradis de l'Amérique : Hawaï, de James Cook à Barack Obama*, Paris, Vendémiaire, 2017, 431 p.

La publication de son livre fut l'un des derniers moments de joie du regretté Christian Huetz de Lempis, trop tôt disparu le 3 octobre 2017. Sous ce titre séduisant se cache une admirable histoire des Hawaï. Nul mieux que lui n'aurait pu faire connaître cet archipel, à un public français cultivé qui ne retient le plus souvent que le nom de Pearl Harbor. Cette excellente synthèse est en effet le fruit de quarante années de passion envers le monde insulaire du Pacifique, qu'il parcourut en tous sens, après avoir soutenu à Bordeaux, en 1977, une thèse remarquable de

doctorat ès lettres, *Les îles Hawaï : étude de géographie humaine*. Son livre est une histoire totale car ce très grand géographe n'en était pas moins un très brillant historien, comme il le prouva dès 1975 par son livre sur la *Géographie du commerce de Bordeaux à la fin du règne de Louis XIV* (Mouton, 1975).

L'auteur commence par une étude de « Hawaï avant », un archipel perdu, « le seul grand archipel proprement océanien isolé dans les immensités maritimes du Pacifique nord ». Grâce à leurs qualités de navigateurs, des Polynésiens vinrent s'y installer. Cette immigration cessa brusquement, sans que l'on en connût les raisons, sans doute en partie à cause de son isolement géographique : « les Hawaï sont certainement l'ensemble insulaire important le plus éloigné de toute masse continentale et de toute autre grande terre insulaire ». Il décrit ensuite cette civilisation indigène avant l'arrivée des Européens à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : une société de castes, une « civilisation du végétal » aussi bien pour la construction que pour les objets de la vie quotidienne, la présence importante des divinités et des tabous, des îles « où l'on vit dans l'abondance ».

L'arrivée des Européens bouleversa complètement la société et l'économie de l'archipel, d'abord dans le peuplement, par le déclin inexorable de la population indigène. L'auteur reste très prudent sur les chiffres. On peut cependant estimer que les Hawaïens étaient entre 200 000 et 300 000 à l'arrivée de James Cook en 1778. En 1900, ils n'étaient plus que 39 656. Comme aux Antilles et aux Amériques, à l'arrivée des Espagnols et des Portugais, ce désastre démographique est essentiellement dû à l'introduction de maladies contre lesquelles les indigènes n'étaient pas immunisés : « l'histoire des Hawaïens du XIX<sup>e</sup> siècle est celle d'une longue suite d'épidémies meurtrières ».

Cet effondrement s'est accompagné d'une forte immigration étrangère, tout d'abord d'Américains blancs (d'où l'appellation d'*haoles* donnée par les indigènes à tous les nouveaux venus), ensuite d'une nombreuse main-d'œuvre asiatique, surtout japonaise, avec cependant beaucoup de Chinois et de Philippins, mais aussi des Portugais venus des Açores et de Madère (plus de 11 600), qu'exigeaient les plantations de canne à sucre, puis

d'ananas, qui constituèrent l'essentiel de l'économie des îles à partir du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette économie de plantation n'aurait pu prospérer sans les transports maritimes de sa production entre les Hawaï et les États-Unis, et de plus de 400 000 immigrants entre 1876 et 1933. S'ensuivit parallèlement l'appropriation des terres des Hawaïens par les grands planteurs américains, installés dans l'île dès le début du siècle, venus alors surtout comme missionnaires protestants. L'auteur nous montre, comment ils ont créé de puissantes dynasties familiales liées entre elles : « nulle part autant qu'à Hawaï la christianisation n'a été aussi étroitement associée à la mise en place d'une élite liée à la mission, qui a dominé par la suite la vie de l'Archipel pendant plus d'un siècle ».

Sur le plan politique, l'auteur fait une étude très intéressante de la monarchie hawaïenne qui s'est efforcée pendant longtemps de maintenir une indépendance toute relative d'ailleurs. Mais elle n'a jamais réussi à préserver ses sujets de la domination étrangère, car elle ne pouvait pas s'appuyer sur des élites et des classes moyennes hawaïennes. Avec l'économie de plantation, les divergences d'intérêt étaient devenues si fortes que la reine Liliuokalani fut renversée en janvier 1895, la monarchie abolie et une république « haole » proclamée : « de plus en plus, le parti pro-américain a vu dans la monarchie l'obstacle principal à une intégration aux États-Unis qu'il jugeait inéluctable pour des raisons stratégiques, démographiques et économiques ». La population indigène n'y gagna rien, bien au contraire. Cette intégration fut réalisée ensuite en deux étapes : une annexion pure et simple en 1898 et l'accession au rang de 50<sup>e</sup> État en 1959.

En définitive, ces Américains si prompts à dénoncer les colonialismes européens et si ardents à se défendre de tout esprit et de toute volonté d'entreprise coloniale, offrent aux Hawaï le parfait exemple de la destruction d'un peuple et d'une civilisation par la colonisation. On peut noter cependant au cours des dernières décennies un certain redressement de la démographie des Hawaïens d'origine indigène : en 2003, sur une population totale de 1 223 000 habitants, ils étaient 258 500, en y incluant les métis. On assiste également à un fort renouveau hawaïen, fondé sur la renaissance de la langue, et l'émergence de nouvelles

élites, favorisées par la disparition de l'économie de plantations au profit d'un extraordinaire essor touristique dans ce « paradis de l'Amérique ».

Avant de nous quitter, Christian Huetz de Lemps nous a offert ainsi une admirable histoire de ce « paradis de l'Amérique », brillante synthèse qui demeurera l'ouvrage de référence pour tous ceux qui se pencheront sur ces îles qui ne furent si longtemps qu'un « archipel perdu » dans le Pacifique nord.

Jean-François Labourdette

Monique Le Hénaff (éd.), *De l'île de La Réunion à Rochefort : journal du voyage en mer de Julie Desgravelles-Bérrar, avril-août 1828*, La Crèche, La Geste, 2017, 261 p.

Découvrir un document resté inconnu malgré son originalité et son exceptionnelle qualité est l'un des plus grands bonheurs qui peuvent arriver à un historien. Tel est celui qu'a éprouvé madame Monique Le Hénaff, auteur autrefois d'une excellente étude démographique de Rochefort de sa création à 1820, thèse qu'elle avait préparée sous ma direction. Fréquentant toujours les Archives départementales de la Charente-Maritime, elle y trouva « un grand cahier de 150 pages, couvert d'une écriture serrée », qui est le journal tenu par madame Julie Desgravelles-Bérrar lorsque, partant de l'île Bourbon, où elle était née, pour suivre son mari, elle vint en France en 1828, à bord d'un navire de commerce, *La Pallas*.

Le voyage, qui aurait dû être relativement court et facile, fut en fait très long puisqu'il dura du 16 avril au 31 août 1828, et comporta toute une série d'incidents dont certains auraient pu être dramatiques, le plus important en termes de navigation étant dès le 9 mai, au passage du cap de Bonne-Espérance, suite à « un violent coup de mer », la perte du gouvernail, qui ne put être remplacé que par des arrangements de fortune. Dès ce moment-là, il fallut jeter à la mer, pour alléger ce navire de commerce, une partie de la cargaison, ce qui était ruineux. Les notes de Julie Desgravelles viennent ainsi nous rappeler que, même sur des trajets fort connus, la navigation restait malaisée en ce premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et les risques de naufrage ou d'échouage jamais absents.

Nous ne cessons jamais, au long du texte, de toucher du doigt les difficiles conditions de la vie à bord, notamment pour la nourriture et l'eau, ce qui n'a rien d'étonnant, surtout lorsque, comme ce fut le cas, les passagers sont nombreux – vingt – avec parmi eux de jeunes enfants dont Eugène, fils de Julie, qui n'a que deux ans, ce qui créait des problèmes d'habitat et donc de promiscuité, y compris pour l'équipage. Notons au passage l'existence d'une double salle à manger, celle de l'équipage étant en bas. Globalement, cependant, les rapports furent bons, facilités il est vrai par le fait que s'étaient essentiellement embarqués des couples liés par la parenté, voire l'amitié. Le rôle et l'action du capitaine sont bien mis en valeur.

Il sera difficile de trouver des textes qui mettent mieux en valeur les difficultés éprouvées dans le vécu à bord, surtout pour des jeunes femmes qui en fait jouissaient d'excellentes conditions de vie à Bourbon ! Le caractère concret des notations de l'auteur est remarquable : elle sait non seulement voir mais parfaitement transmettre les réalités qu'elle éprouve. Certes, beaucoup de notations concernent des détails mais, d'une part, l'image globale qui ressort du texte est très prenante et pleine d'une grande vérité, d'autre part, de nombreux passages ont une réelle valeur générale. Ainsi en est-il des relations entre navires en mer, le plus souvent empreintes d'une très grande courtoisie, et surtout de la visite à Sainte-Hélène qui est un petit bijou.

La préface, les notes et l'appareil critique dus à madame Le Hénaff sont le plus souvent très sobres, mais ils informent de manière tout à fait satisfaisante et c'est donc à tous points de vue un ouvrage de grande qualité auquel nous avons à faire.

Jean-Pierre Poussou

Éric Anceau, Jacques-Olivier Boudon et Olivier Dard (dir.), *Histoire des internationales : Europe, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2017, 306 p.

Les éditions Nouveau Monde accueillent dans la collection « Histoire nouvelle de l'Europe », inspirée par le labex éponyme, un ouvrage

qui interroge la notion d'*internationale*, emblématique du renouvellement de l'histoire des relations internationales par l'aspiration à une histoire globale. L'impulsion vient notamment de l'approche transnationale des phénomènes révolutionnaires au premier XIX<sup>e</sup> siècle. On pense à E. Fureix faisant le point sur le caractère transnational de 1830 (introduction à *La Liberté guidant le peuple : les révolutions de 1830 en Europe*, Champ Vallon, 2013) ou à C. Thibaud peignant à grands traits les « idées et pratiques révolutionnaires » dans le volume de l'*Histoire du monde au XIX<sup>e</sup>* récemment publié par Fayard. Les circulations d'idées, de personnes et de projets qui y sont évoquées suggèrent de nouveaux objets à considérer à l'échelle mondiale pour l'ensemble de la période contemporaine, dont certaines auraient pu trouver leur place dans ce volume, comme les confréries religieuses ou le banditisme. Aussi bien, le collectif, centré sur le politique, traite déjà une dizaine de cas sur l'ensemble de la période contemporaine.

Que recouvre ici la notion d'*internationale* ? Des réalités très diverses. Des institutions (Internationale ouvrière) ou des circuits d'idéologies (conservatisme, internationalisme, fascismes) et de personnes (étudiants, démocrates-chrétiens, élites philo-américaines). Entre les deux, suivant ce gradient du degré de formalisation : des réseaux plus ou moins stabilisés par des structures inégalement pérennes (anarchistes, négationnistes, sociétés secrètes libérales). L'hétérogénéité vaut également pour l'aire d'expansion qui varie de quelques pays (l'Europe occidentale des conservateurs après 1945, celle des programmes d'échange Fullbright, restreinte pour l'essentiel aux pays limitrophes à l'Europe communiste) à une universalité revendiquée, sinon réalisée (l'AIT).

Une progression strictement chronologique est préférée à tout autre principe d'organisation qu'il s'agisse du degré d'institutionnalisation des internationales, de leur extension, ou de leur position par rapport au pouvoir. L'ouvrage mêle en effet des internationales qui contestent un ordre établi et des mouvements qui se constituent en appui d'idées et de partis en responsabilité. D'un côté, les libéraux de

l'Europe de la Restauration, les ouvriers privés de participation gouvernementale, les anarchistes en butte à l'État bourgeois, les négationnistes contestant la relation académique du génocide juif ; de l'autre, la démocratie-chrétienne ou les milieux philo-américains. Manque, dans cette famille, une étude sur l'internationale policière, absence en partie compensée par le riche contrechant proposé par R. Bausardo à son analyse des anarchistes internationaux (p. 104 *sq.*).

La moisson est riche, quoique l'on puisse toujours regretter tel aspect délaissé comme l'internationale légitimiste (D. Diaz et O. Dard signalent le collectif de B. Dumons et H. Multon sur la question), ou l'internationale situationniste, allusivement évoquée. L'introduction dresse le bilan du renouvellement historiographique pour chaque internationale repérée, sans adopter une position stable sur la pertinence de l'emploi unique de ce terme attribué au conditionnel aux différents cas considérés. La notion est d'ailleurs utilisée avec ou sans guillemets pour le même objet (mais avec le même point d'interrogation), selon que l'internationale libérale est considérée par W. Bruyère-Ostells ou D. Diaz. Le premier critique l'emploi de l'expression par M. Malia, invalidée par l'absence de communauté de modèles, de pratiques et d'organisations. D. Diaz, de son côté, observe que l'expression d'*internationale libérale*, chez M. Isabella, visait moins une réalité « internationale » que transnationale, l'historien italien appréhendant un phénomène déconnecté du cadre de l'État-nation. À la lire, il n'existe pas d'internationale libérale en exil dans la France de la Restauration : pas de rapprochement institutionnel entre *carboneria* et charbonnerie, par exemple, ni de jonction entre les réfugiés de différentes nationalités que les autorités veillent à séparer. Finalement, les deux auteurs convergent : l'un parle d'« archipel libéral », l'autre de « nébuleuse libérale ».

L'internationale libérale n'est pas la seule, du reste, à être remise en question, en dépit du titre de l'ouvrage. Prenons la galaxie conservatrice et réactionnaire. O. Dard observe d'entrée le caractère légendaire de « L'internationale noire au XX<sup>e</sup> siècle ». Sans attendre l'avènement du III<sup>e</sup> Reich, Maurras est empêché de souhaiter un regroupement des nationalistes qui bénéficierait à l'Allemagne. L'échec de

la tentative mussolinienne d'exporter le fascisme (congrès de Montreux de 1934) et la faiblesse de l'implication des volontaires internationaux nationalistes dans la guerre civile espagnole ne permettent pas de parler d'internationale noire. Le cas spécifique de l'Europe nouvelle de Hitler n'est pas traité, mais les années d'après-guerre confirment la faiblesse des structures internationales conservatrices. P. Chenaux arrive aux mêmes conclusions pour la démocratie-chrétienne en dépit de la fortune de l'expression *Europe vaticane*. De conférences en congrès, les partis démocrates-chrétiens européens organisent une coopération qui demeure très faiblement structurée. Les Nouvelles Équipes Internationales, soudées depuis 1947 par leur européisme et leur anticommunisme, ne se constituent pas en un groupe symétrique au front socialiste. Plus européenne qu'universelle, guère soutenue par le Vatican, la démocratie-chrétienne ne mérite vraiment pas sa légende d'*internationale noire*, en dépit des coopérations des principaux partis nationaux qui s'en réclament. Rien de surprenant à cela : J. Großmann souligne que les doctrines conservatrices n'ont jamais fait bon ménage avec l'internationalisme. « L'intérêt national et l'essentialisme culturel », leur patrimoine idéologique commun, ne prédisposent pas à l'institution de liens transnationaux.

Faut-il suivre J. Großmann lorsqu'il transpose à l'après-guerre les thèses de Nolte et suggère que la RFA serait le foyer du mouvement *Abendland* (Occident) en réponse à la menace du Kominform et la faillite de la démocratie libérale avant guerre ? Cette thèse « défensive » est en partie contredite par l'auteur lui-même lorsqu'il décrit la projection privilégiée du mouvement vers l'Espagne franquiste où la menace soviétique ne pèse guère. Le programme du CEDI qui formalise la coopération des partis conservateurs en faveur d'une Europe catholique et conservatrice invite à explorer une autre piste : la volonté de proposer une alternative à l'Europe libérale en train de se constituer. En France, le gaullisme d'opposition trouve dans cet organe de diplomatie informelle le moyen de nouer des contacts internationaux et l'occasion de contester la notion supranationale d'une Europe imaginée avec un outillage conceptuel relevant plus de la PanEurope de Coudenhove-Kalergi que de

la souveraineté nationale. Réseau de sociabilités et moyen d'influence plutôt que véritable internationale, cette nébuleuse conservatrice n'a jamais rayonné au-delà de son noyau d'origine, lié aux prolégomènes de la construction européenne. Elle ne le souhaitait pas, sa vocation étant précisément d'affirmer la singularité de l'Europe occidentale face à la menace soviétique et la tutelle américaine.

Du reste, l'extension géographique des internationales traitées dans l'ouvrage demeure essentiellement occidentale, même lorsqu'elles prétendent à l'universalité : l'Internationale ouvrière « ne réunit que les représentants masculins des grands mouvements ouvriers européens » au point qu'il faudrait parler d'*internationalisme* plutôt que d'*Internationale* selon E. Jousse (p. 91 et 94). Cette institution apparaît toutefois comme une matrice ; elle permet l'établissement d'un espace de discussion international en proposant un agenda partagé de discussions en dehors du cadre national. Sans elle, « les autres internationales du XX<sup>e</sup> siècle ne seraient guère pensables » (p. 95). Faut-il en conclure que l'expression d'*internationale* est usurpée pour les formes moins intégrées des phénomènes transnationaux et que ce chantier ne mérite pas de nouvelles explorations ? Naturellement pas. Mais les recherches dans ce domaine trouveraient probablement profit à dépasser le cadre européen et à se croiser avec une approche plus traditionnelle d'histoire diplomatique. Un exemple : l'expansion du terrorisme appréhendé dans sa première réalité internationale (les anarchistes de la fin du XIX<sup>e</sup>) conduit T. Bausardo à observer la pollinisation du phénomène depuis la Russie vers la France entre 1892 et 1894. La coïncidence avec la mise en place de l'alliance franco-russe est-elle fortuite ? Faut-il séparer les phénomènes étatiques des mouvements transnationaux, publics ou clandestins ? L'ouvrage ouvre déjà de nombreuses pistes en décloisonnant des objets généralement étudiés séparément. Les travaux de M. Dubois consacrés aux mouvements étudiants mobilisés contre la guerre du Vietnam autour de 1968 montrent l'intérêt de considérer des organisations qui transcendent la coupure des deux Europe pendant la guerre froide. L'étude de l'internationale négationniste (V. Igounet et P. Picco) permet de décloisonner les frontières entre extrême droite et gauche

antisioniste, intellectuels du Nord et du Sud, néonazis européens et agents d'un islamisme d'État iranien. Une autre porosité est incidemment appréhendée : celle qui relie l'internationale du négationnisme à la dénonciation d'un complot israélo-américain qui se déploie dans les marges du web extrémiste.

En dépit de quelques menues coquilles – première édition de *La synarchie* d'O. Dard

datée de 2012 au lieu de 1998 (p. 8) ou la révolution en Italie centrale à replacer en 1831 (p. 28) –, l'ouvrage, fort bien édité, constitue un jalon précieux du renouvellement de l'histoire politique par la prise en compte des phénomènes transnationaux.

Renaud Meltz